

Thomas Vinau
Frank Smith
Amandine André

MIGRATIONS



Thomas Vinau
Frank Smith
Amandine André

MIGRATIONS

Le Pire et le Peu(t)
- Journal -

Thomas Vinau

-Hiver 2009:

Ça fait un bon moment que ça trotte dans ma tête. Depuis l'appel lancé par Édith Azam, d'écrire sur le sort que nous réservons aux sans-papiers.

J'ai essayé plusieurs fois, sans succès. Des pages entières de mots barrés. Je n'y arrive pas. Et quoi ? Écrire un poème sur les sans-papiers pour leur exprimer ma solidarité, la honte que j'éprouve de constater la façon dont mon pays les traite. Des petits mots bien pesés, émouvants mais pas trop, et puis s'arrêter là. Rentrer chez soi. Si le poème ne vaut que ça il ne vaut rien. Il faut parfois rester rempli de sa honte, de son indignation, de sa colère et faire avec ce mauvais goût qui remonte dans la bouche. Cette pourriture à l'intérieur, grandissante, il faut la garder et s'intoxiquer lentement avec.

On n'a pas le droit de se soulager dans la poésie. Ce serait transformer une chose pure (un poème, un sentiment de compassion, une révolte) en chose obscène (un dégeuli pour pouvoir retourner à la table). Je ne dis pas que la démarche d'Azam est obscène, au contraire, elle est juste, belle, digne. Car c'est une mise en acte, une réappropriation. Mais je dis que si moi j'y participais, vite fait bien fait, en écrivant un poème, je la rendrais obscène. Parce que c'est trop facile. Parce que seulement ça, c'est trop peu. Alors je décide de ne rien écrire. Et les jours passent. Et les mois. Et tout continue comme avant. Jusqu'à aujourd'hui 14 décembre 2009, où je m'empêtre dans cette vase aux remugles persistants. Aujourd'hui, second voyage de charter vers l'Afghanistan en guerre. Premier sdf mort de froid. Nadine Morano qui déclare à propos de l'identité nationale qu'un jeune musulman, pour être français, ne doit pas parler en verlan ou porter une casquette à l'envers. Hier je me suis fait vacciner contre la grippe A. Dans dix jours c'est le premier Noël de mon fils.

-Hiver 2011 :

Je mange en regardant la télé. Je mâche sur mon canapé. Passe un reportage sur les françafricains expulsés ce lundi 04 novembre de la Place de la Fraternité à la Courneuve. Fraternité mon cul. Voilà sept mois qu'ils étaient là. Parents et enfants. Sous des tentes. La grande majorité d'entre eux est en situation régulière et travaille. On les expulse sans ne rien leur proposer d'autre.

Je vois les mères crier. S'accrocher aux grilles. Les enfants pleurer. Les CRS piétiner les tentes. Je n'arrive plus à avaler. Les larmes me montent aux yeux. Je les mâche. Sur mon canapé.

-Automne 2013 :

Léonarda, 15 ans. Arrêtée et expulsée pendant une sortie scolaire.

J'écris un poème :

Il faudra apprendre
à manger dans sa honte
à digérer sa honte
à habiter dans sa honte
à s'habiller de sa honte
à se cacher dans sa honte
à tailler des flèches dans sa honte
à construire dans sa honte
à capitaliser sa honte
à tuer dans sa honte
à mourir dans sa honte
Parce que la honte
c'est tout ce qu'il nous restera

-Automne 2014:

Je découvre dans un ouvrage coédité par Al Dante et La Voix des roms Avava Ovava, l'histoire des enfants tziganes utilisés pour un film puis renvoyés à Birkenau dans les camps d'extermination nazie. Il y est fait allusion à la Caravane à Pépère. Je creuse, je cherche. Je sens un livre à fomentier comme une bombe. Je le couvrirai pendant plus de deux ans. Ce sera *Le Camp des autres* (qui paraîtra en septembre 2017 chez Alma). J'enchaîne les recherches avec la lecture de *Tsiganes* de Yann Yoors.

-Hiver 2015:

Naissance de mon second fils en janvier. Il s'appelle Joseph. Mon vieux voisin me dit que c'est un prénom bien français, que c'est mieux que Yusseph, qu'il y en a tellement partout maintenant. Je lui tiens gentiment tête, en répondant que c'est un prénom juif et que Yusseph c'est très beau, et qu'on s'en fout de tout ça, et que s'il y en a trop, il ne fallait pas aller les chercher pour faire nos guerres et nos routes. La discussion s'arrête là. Chacun retourne dans son camp séparé d'un petit grillage vert.

Quelques mois plus tard, je reçois ce mail d'un oncle que je connais mal et n'ai pas revu depuis la jeune enfance :

« Voilà donc un Vinau de plus et qui plus est se prénommant Joseph comme son arrière-arrière-grand-père. Au fait sais-tu d'où vient le nom Vinau ? Le nom d'origine était Vignau qui signifiait petit cep de vigne ou lieu planté de vignes. Un de nos ancêtres a eu la bonne idée (ou la mauvaise) de tomber amoureux d'une espagnole. Il s'est marié et a suivi son épouse en Espagne. (...) La prononciation la plus approchante du Vignau français est le Viñau espagnol avec le fameux ñ tilde (de la même façon que Espagne s'écrit España en espagnol). Il est probable que nos ancêtres ne maniaient pas correctement l'écriture. En 1938, quand ton arrière-

grand-père Joseph Viñau a fui le régime franquiste (il était syndicaliste anarchiste et condamné à mort par contumace) le Viñau espagnol s'est transformé en Vinau français, le tilde du n faisant les frais de ce nouveau passage de frontière. »

Je ne savais rien de tout ça...

-Hiver 2016:

Émilie, ma compagne, est formatrice dans un centre de réinsertion, elle y a rencontré un jeune Syrien Rida, à l'histoire fort compliquée, qu'elle accompagne à La Cimade pour une demande d'asile. Elle ira ensuite en avril puis en juin à la Préfecture. Ils doivent partir à 5 heures du matin, arriver à 7 heures puis trouver la salle qui n'est pas (comme de fait exprès) à l'endroit indiqué sur la convocation. Elle me dit que tout a l'air prévu pour les perdre en route. Une fois l'endroit trouvé, il faut attendre plusieurs heures. Ça c'est quand tout se passe bien.

- Printemps 2016:

Émilie aide Rida à résumer son histoire qui sera mise en ligne sur le site Raconter la vie de Pierre Rosanvallon. Elle me fait lire le texte, bien sûr je pleure. Il y est question de révolte, de printemps arabe, de prison, de torture, de mort, d'exil. Émilie m'annonce qu'elle veut faire quelque chose de concret pour aider les réfugiés. Elle entre en contact avec le collectif A.G.I.R. Elle va aux réunions, entame un travail d'aide, de traductions, etc. Moi je garde les enfants. Pour tout dire je n'ai pas non plus vraiment envie de me taper des réunions sans fin le soir, ce genre de choses. Elle y va avec Rida qui veut aussi aider. Ils commenceront par traduire la charte pour l'accueil des réfugiés dans les familles des bénévoles, il n'y avait pas le texte en Arabe jusqu'à présent.

Je me dis que chacun doit essayer de faire ce qu'il peut dans ce qu'il pratique, dans ce qu'il sait faire. Moi c'est écrire. Après un court ensemble de *Fragments d'Exils* pour la revue *Décapage*, je finalise depuis six mois, entre deux couches sales mon roman *Le Camp des autres*. Il est dédié aux réfugiés et aux refuges. Je m'accroche à l'idée que je fais ma part du boulot là-dedans. Je ne sais pas quel degré d'excuse il y a dans cette théorie. Je n'ai pas vraiment envie de le savoir.

- Juin 2016 :

Je découvre SOS Méditerranée dans une émission de radio. Je fais aussitôt un don, insignifiant, mais signifié, qui équivaut à une heure de sauvetage en mer. Je reçois par mail le reçu fiscal qui me permettrait de le déduire de mes impôts (si j'en payais)...

Invitation de *MidiMinuitPoésie* d'écrire quelque chose autour de la question des Migrations.

Ce matin il a plu sur l'herbe brûlée. Je commence à tenter de mettre en ordre cette chronologie du pire...

Encore un poème :

Est-ce que les mots sont des actes ratés
des fantômes
Est-ce qu'ils rendent la parole
à une réalité
disent
pour changer quelque chose
ou disent
au lieu de changer quelque chose

- Juillet 2016 :

À ma demande Rida me traduit rapidement, les paroles de la chanson Ya Nas de Bachar Mar-Khalifé : il cherche ses mots, parle de la paix volée, des coups de mitraillette dans sa joie... Rida conclut sa traduction par « C'est la vie ». C'est ce qu'il dit lorsqu'il est bouleversé de souvenirs.

Un autre poème :

J'ai les yeux qui piquent. Larmes ou sommeil, je tiens par la main le flou salutaire. Je concocte une espèce de mixture avec mes rêves, des poils de chiens, de l'aube froide, de la colère. Ça me dérouille. Je garde au chaud les petites douleurs et le grand n'importe quoi. Tout ce gâchis en bouquets de fleurs. La gerbe fière. Je me coltine au calendrier, au bis repetita des amochés qui tiennent mâchoire serrée. Pendant ce temps une moitié trempe ses orteils dans la mer et l'autre s'y noie sans gant. On peut tourner la tête jusqu'à se bouffer le cul. Mettre des masques sur nos masques. On peut danser dans nos gémissements. On peut avoir mal au dos et aux dents, les doigts qui saignent à force d'essayer de desserrer les nœuds de nos ventres. Étouffer large. Ce sera toujours de la chance. Petit blanc.

On me dit bravo sur facebook et compagnie. Cela me rend encore plus triste.

- Août 2016 :

Vacances entre famille et amis, entre rivière et forêt. Depuis les attentats nous évitons les infos avec les enfants dans la voiture. De toute façon nous évitons les infos. Tombent tout de même dans mes oreilles comme par force ces histoires de burkini, de ratonnade sur une plage corse, d'écrivain comorien invité pour la rentrée littéraire dont le permis de séjour est refusé puis accepté après tollé général.

À nouveau un poème :

La peine
et la compassion
nous prennent
des forces
l'indignation
en rend
Nous finirons
par faire du feu
avec nos larmes

-Automne 2016:

Parler ce n'est pas faire. C'est même souvent l'inverse. C'est un contre-acte, une activité qui annule l'action. Mais écrire, c'est déjà commencer à agir. C'est dans ce minuscule espace, cet entrebaillement, cette porte à peine ouverte, que j'ai posé ma vie.

J'ai pensé à ça ce matin pendant mon footing, autrement dit en courant, comme un fuyard ou un affamé.

En septembre mon premier fils a eu 7 ans. Les deux vont bien. Nous nous regardons grandir. Rida a eu son statut de réfugié. Émilie, toujours meilleure, commence à travailler pour aider quelqu'un d'autre. C'est un photo-journaliste kurde Irakien qui est en demande d'asile après un long périple et une expulsion de Suisse. Tout ce qu'il lui reste c'est son appareil photo me dit-elle. À deux reprises il lui écrit dans le même message, de son français approximatif, qu'il a besoin « de crier un livre ». Crier un livre ! L'accident lexical est tellement juste. Il y a peu Martin Page m'a fait découvrir cette citation d'Hanna Arendt : « les mots justes trouvés au bon moment sont de l'action ». Nous allons tout faire pour l'aider à crier un livre.

Ce journal n'a pas de fin...

Bribes de comptoir

Frank Smith

I LUI

Je ne peux pas dire comment je suis arrivé ici, en France. Je ne peux pas, je ne veux pas. J'ai quitté l'Afrique il y a un peu plus de quatre ans, ma vie là-bas ce n'était plus tenable. L'homosexualité y est très sévèrement réprimée et je risquais ma vie, être jeté en prison si je me faisais remarquer. Je suis parti vers le Maroc pensant y vivre une vie meilleure et dans l'espoir d'accéder à l'Europe par Tanger. Cela s'est fait machinalement, y avait même pas besoin de réfléchir.

II LUI

Au Maroc, ma vie n'a pas été plus simple. Comme tous les Subsahariens, j'étais victime de racisme en permanence. En tant que Noir, c'est quasiment impossible de trouver du boulot. J'ai une formation de boulanger mais personne n'a voulu m'embaucher, presque tous les migrants sont au chômage là-bas. Pour subvenir à mes besoins, il m'est arrivé d'aller avec des garçons, de me prostituer, ça me permettait d'avoir un peu de sous et de joindre les deux bouts. J'ai beaucoup mendié aussi mais je comptais d'abord sur l'aide de ma famille. Parfois la police marocaine pouvait être très violente. Un jour, une intervention policière dans le quartier où je vivais a mal tourné. La plupart des migrants subsahariens qui y résidaient se sont faits tabasser comme des chiens par les agents de police. Certains se sont même faits dépouiller de leur argent, de leurs portables. Ils nous ont jetés violemment dans des bus, femmes et enfants compris. Moi, ils m'ont menacé personnellement, Monte sinon on te coupe la tête. Les bus ont roulé plusieurs dizaines de kilomètres et nous ont lâchés entre Rabat et Oujda. On a dû rentrer chez nous soit en stop soit à pied.

III LUI

La vie est moins agréable si on est Noir. Quand un Marocain vous croise, c'est la technique de votre peau qui lui sert de base pour vous qualifier. Au premier contact, il dira, Tiens, voici un primate devant moi. Plus fort encore je veux dire, il dira, T'es un esclave, t'es le frère de Martin Luther King, il dira des tas de choses sur vous, plus stupides les unes que les autres. C'est fou la stupidité d'un être humain quand il s'acharne. Là-bas, ils croient que chez vous, vous dormez dans une case en paille, que les routes sont faites en terre cuite, ils croient que vous n'avez jamais été à l'école. Si vous êtes faible, ils vous donneront un boulot de merde.

IV LUI

Je ne veux pas dire comment je suis arrivé en France, je ne peux pas. Le bateau, les passeurs, le « sale Noir » que j'étais aux yeux des trafiquants, les trois tentatives pour traverser la Méditerranée, je ne peux pas. Je veux la paix, qu'on me laisse tranquille, je ne fais rien de mal, je n'ai jamais rien de fait de mal. À personne, jamais.

V LUI

Ici, quand même pas, c'est pas pareil. La France, en tout cas ce que j'en connais, c'est pas pareil. J'ai trouvé un boulot de plongeur au bout de quelques jours. Quand Gaëtane m'a proposé le job, je ne savais pas ce que ça voulait dire, plongeur. Maintenant je sais, je plonge à longueur de journée, et pas que dans la mer!

VI ELLE

C'est marrant on les retrouve à la fin de la journée, ils viennent remettre leur compteur à zéro et boire un petit coup. Il y a une petite vie de quartier.

Je sers de la bière, surtout de la bière. Sans modération ! Regardez, il se casse pas la nénette celui-là, il va falloir l'arrêter, il aime trop le fun et tout, mais à un moment donné je suis obligée de le prendre par l'oreille pour qu'il rentre chez lui. Quand il se met à chanter trop fort, je l'arrête et je lui dis, Tu reviendras demain, je connais le truc. Le tout petit, là, il me fait la même chose à chaque fois, je suis trop lascive avec eux, il est tout petit mais il a la plus grande gueule. M'enfin ils sont gentils dans l'ensemble, et puis tout se mélange, on a de tout. Cela va du RSA au balayeur qui vient avant le service, au prof de philo qui corrige ses copies, et nous on est là, toujours prêtes.

VII MOI

Elle parle d'elle à la troisième personne, Gaëtane. Des fois elle parle pour sa fille aussi, Marguerite.

VIII ELLE

C'est Marguerite qui reprendra, tu vois j'ai le temps, mais ça me réconforte de savoir que c'est elle qui reprendra, tu vois je suis pas du genre à lâcher et à regarder Les Feux de l'amour. On est déjà main dans la main avec Marguerite, normale c'est ma fille. Elle a grandi là, derrière le comptoir, elle a fait ses études après mais elle est revenue vivre ici, et après son divorce elle a repris avec moi. Elle a minci un peu je trouve, elle s'est séparée et ça a été dur, c'était que des soucis. Là elle est bien avec moi, et avec lui on est bien aussi, il plonge bien, il bosse bien. Son mari à ma fille, il a tout gardé, il a gardé la maison, la voiture, les meubles. M'enfin tant qu'il n'y a pas de maladie. Je supporte pas les gens qui boivent pas. Faut être sûr de son bon droit plutôt qu'être le plus ceci ou le plus cela. Lui, son mari, à ce niveau-là c'est psychologique, c'est son enfance

qui lui revient dessus. Avec René ça va, c'est un bon gars, il plonge bien, il est là à l'heure, il discute pas avec les clients et il supporte bien la chaleur, c'est son côté noir. Ça plombe toujours ici en plein été. Même après quarante ans c'est toujours aussi dur, c'est pour ça que j'ai mis des parasols, ça atténue l'effet de la bière, ça bloque au niveau de la respiration et du sang, mais lui, René, il est jamais démonté par ça, ça lui vient de l'Afrique, je pense. Marguerite elle s'en est sortie, la tout petite elle s'en sortira aussi mais je préfère pas parler de lui, le mari, je crois que j'en parlerais mal.

IX ELLE

Quand il fait marin comme aujourd'hui on est poisseux, y a l'humidité sur les travées, ça glisse, c'est dangereux. Lui il tient bien le pavé, j'en suis bien contente. C'est comme ça, c'est mon histoire, ce sera toujours comme ça, j'ai un faible pour les faibles. La flicaille, le pouvoir, les vacances obligatoires, j'aime pas ça. On croit tous que ça doit rester comme ça, dans l'ordre des choses, hé bien non, ça ne fait pas partie de l'histoire des vies, de nos vies, je ne veux pas y croire. Le petit René quand je l'ai vu, je lui ai dit, Viens. Et il est resté.

X LUI

Avant j'avais le rêve de la France, Paris, la Tour Eiffel, même Marseille on m'en avait parlé. Maintenant ce que je sais de moi avec la France, c'est ce que je vois tous les jours. Maintenant que suis en France, que je vois la France, c'est le rêve avec la réalité dedans, l'un dans l'autre. C'est comme dans une sorte de veille, mon rêve existe encore, sauf que c'est plus un rêve, c'est la France éveillé, et je suis dedans, et je ne me vois pas changer, partir encore ailleurs.

XI ELLE

Je suis derrière mon comptoir. Depuis quarante ans. Un peu plus, peut-être. Je sais que les autres vieilles de mon âge elles sont devant leur poste mais moi je peux pas. Derrière le comptoir, pas devant le poste. Je préfère les gens en vrai. Les gens, ils ouvrent le poste et ils sont dedans aussi, c'est les mêmes. Ils voient leur même tête, leur même corps grandeur nature. Devant leur poste comme devant le mensonge intégral. Discuter un peu avec les clients, les voir vivre, boire un petit coup avec, c'est ça que j'aime. Et le temps file, il ne passe pas, je ne le sens plus.

XII LUI

Quelquefois, il faut le dire, quelle joie, la grande joie que j'ai à aller me baigner. Je sors de chez Gatëane et je vais à la mer. Je prends le bus jusqu'à la corniche. Où je vais, y a jamais personne au coucher du soleil. J'ai ma crique préférée. Je voudrais voir passer des baleines un jour. Mais je sais qu'il n'y en a pas en Méditerranée. Je sais qu'il faut que j'aille ailleurs encore pour ça. Peut-être un jour au Québec, voir les grandes baleines bleues. Elles chassent dans la Baie d'Hudson, il paraît, c'est un touriste en vacances ici qui me l'a dit un jour. Il avait un accent comme jamais je n'avais entendu. Quelquefois ce sont des plus gros poissons encore que des baleines. Oui, je voudrais voir les baleines un jour et des Indiens. Savoir comment ils se débrouillent à cheval. Mais bon, chaque jour est nouveau, chaque jour différent. Chaque difficulté devient préalable à la suivante, une autre difficulté, supplémentaire. Mais je m'adapte. C'est un rêve de tous les jours, quotidien. Ma conscience est comme un rêve, ce rêve de tous les jours, les baleines.

XIII LUI

La difficulté de vivre je la connais. Mais je suis le seul. Je vois la souffrance, les gens avec la crise. Ils se plaignent par niveau. La différence de chacun est mise à niveau. Elle est mise en commun aussi. Moi, j'ai accepté la difficulté de survivre au Maroc, et puis je l'ai sentie aussi en arrivant ici, en arrivant en France. Rien ne lie les gens que la survie, la vie en souffrance, je la vois. Parfois je vois que les clients prennent une bière pour ça, contre ça. Au Maroc j'étais fait avec de la peur. Ici, ça va mieux. Je ne me sens pas à la merci de ceux qui provoquent la peur. J'ai le sentiment d'être moins mal. Je sais que je suis naïf. Je sais que je me demande toujours pourquoi les gens ils veulent faire du mal.

XIV ELLE

Les clients, parfois quelqu'un vient, on l'a jamais vu, revient huit jours d'affilée puis plus jamais. Parfois quelqu'un vient, on l'a jamais vu, et il revient toujours. Parfois quelqu'un vient, on l'a jamais vu, il commande une bière, il lit le journal, et ne revient plus, disparaît pour toujours. Parfois quelqu'un vient, on l'a déjà vu ou revu, puis disparaît à son tour. Ou d'une saison l'autre. Un touriste, une année après l'autre. Parfois quelqu'un vient qu'on n'a jamais vu, revient quelques jours après, puis, à intervalles de moins en moins espacés, puis tout à coup reste. Je sais pas ce qui s'est passé, il reste. Il revient en général à la même table. Je sais qu'il prend telle boisson, une bière, un pastis, un express, c'est toujours la même chose. Avec l'express, faut jamais oublier le verre d'eau, c'est la règle. Des cacahuètes à l'heure de l'apéro, avec le pastis. Sinon c'est des gens du quartier, des réguliers. Je connais par cœur ce qu'il consomme et à quelle heure. Le matin, j'achète *L'Équipe*.

XV LUI

Un jour, je revenais du marché, et un groupe d'une quinzaine de Marocains m'a lancé « zédé » (homosexuel, en arabe marocain). J'ai eu le malheur de les regarder, et l'un d'eux m'a alors foncé dessus, m'a attrapé par les cheveux et frappé, aidé par les autres. Plusieurs semaines après, je portais encore les traces de cette agression, cicatrices et hématomes.

XVI LUI

« Interdiction de louer des appartements aux Africains ». C'est ce qu'affichent certains immeubles de Casablanca dont les appartements sont destinés à la location.

XVII LUI

Une autre fois, en chemin pour aller à la plage avec des amis du pays, nous avons essuyé des jets de pierre de la part de gamins qui devaient avoir entre douze et quatorze ans, ils criaient à tue-tête, « Cannibales ! Cannibales ! Vous avez la bouche qui pue ! » J'ai appris après qu'un journal avait rapporté que des migrants clandestins subsahariens auraient mangé un nourrisson dans le quartier de Takkadoum, à Rabat. Le journal a fini par démentir, mais le mal était fait, aux yeux de certains Marocains nous n'étions que des mangeurs d'hommes.

XVIII LUI

Le mot liberté je ne sais pas ce que c'est. Je sais seulement la liberté, le sentiment de liberté lui-même. J'aimerais savoir lire pour connaître ce que ça veut dire. Apprendre plus de liberté encore que recouvre ce mot. Je sais qu'on n'est pas interchangeable, j'ai toujours été

moi-même. Jamais séparé de moi-même. Puisque tout le monde en parle de la révolution, c'est un peu ça ma révolution, rester ce que je suis. Avec les valeurs de ma tradition, ce que je porte avec moi que j'ai appris en Afrique, de ma famille. Vous connaissez l'Afrique, vous ? Vous connaissez la terre de l'Afrique ?

XIX ELLE

Je ne vais jamais fureter ailleurs, je reste toujours là dans mon quartier, mon p'tit bar, c'est l'arbre de ma vie.

Amandine André

Je préférerais ne pas répéter ce qui fut. Que ce qui fut a été ce que j'ai fait je ne souhaite pas le répéter mais.

Je vais aller chercher cet autre moi. Le différé. Une durée, l'écart du temps entre moi et moi, l'écart du temps et l'inconnu dedans.

Je ne souhaitais pas écrire un texte mais raconter une histoire.

Je préférerais ne pas redire ce que j'ai dit, ce que j'ai écrit. Si personne n'a suivi tant pis. Une chose dite une fois sera une fois pour toute.

Quelque part en 2005, un tract écrit, un tract diffusé. Sur le marché

un boucher poursuit quelqu'un avec son couteau. La presse du syndicat

mise à disposition. Le sujet n'est pas désirable. Sur le marché un

boucher poursuit quelqu'un avec son couteau. Le sujet du tract n'est

pas désirable. Des boulangers nous donnent leurs pains invendus.

Nous pensions savoir il faut tout apprendre. Impression que le réel

a surgi par effraction. Il connaissait Sadam Hussein, son frère a

travaillé pour lui, il a été emprisonné. Quelque part en 2005 un

tract s'écrit. Il y a des accords entre la France et l'Irak. Sabri attend.

C'est l'été. Un homme arrive et parle avec Suhaib. Cette langue

nous l'ignorons. Suhaib est l'intercesseur entre nous et le monde.

L'homme disparaît l'Histoire arrive. Il doit quitter le territoire français,

il est entré en Europe par l'Italie. L'Histoire arrive. Il est condamné

par contumace au Soudan.

Je ne sais pas ce que veux dire migrant. J'aurais voulu dire que je

n'ai rencontré que des hommes. J'aurais voulu faire l'histoire secrète

de ces hommes dans ma langue.

Un jour, la mer n'exista plus sans lui. À cet ami qui circule secrètement

dans ma langue.

*... et tu sombres dans le sommeil emportant le monde sombre aussi
vers le navire qui dans sa trajectoire soulève et heurte les corps noyés*

maintenant pris dans les mailles du filet de pêche qui du fond de la mer remontent à la surface et tout sera jeté sur le pont, hommes poissons déchets vieilles coques tronçons de bois algues, cadavres d'hommes maintenant remorqués que les remous portent au bordage...

Je n'ai pas d'images. Je veux dire je n'ai vu aucune image. Il m'arrive donc cela, ce que je vais vous raconter, il faut oublier toutes les images, ce qui m'arrive ce qui m'est arrivé, je me suis jetée dans la langue, je me suis dit jette toi dans sa langue, ici et maintenant, c'est maintenant, à travers le temps, à travers l'espace, c'est maintenant que quelqu'un te parle, je suis assise dans un café, à Tours au bar Le Serpent volant, c'est maintenant que Mohammed Al Tayeb se tient devant, c'est maintenant qu'il parle avec l'anglais qu'il jette et avec je me tiens à cette langue, je saute d'abord dedans, car c'est maintenant qu'il parle, c'est ici et maintenant que ce qu'il va dire enfin, à moi qui ne suis pas une administration, c'est maintenant que l'histoire peut être l'histoire c'est maintenant que l'homme venu de loin me raconte comment il est arrivé ici, me raconte pourquoi, il n'y a pas la télévision entre nous, il n'y a pas la radio entre nous, il n'y a pas l'administration entre nous nous sommes à une table prêt de la fenêtre qu'il regarde que je regarde dehors comme un souffle à prendre nous allons nous jeter dans les mots que nous avons nous allons faire quelque chose je vais écouter et lui parle je rentre dans les mots je ne peux pas ne pas comprendre l'ici et maintenant me jette à l'eau me dis-je un quart de seconde pour savoir que la langue c'est l'immersion que se jeter s'est comprendre c'est entrer dans ce monde, j'y suis invitée, je sais que c'est rare, je sais que c'est précieux je sais qu'il faut que je sois tout pour recevoir que ce que je reçois est rare ce que je reçois est l'ici et maintenant qui jette deux existence dans

le langage et moi écrivant cela maintenant je pense à cette phrase qui jette sa vie la sauve je pense à cette phrase qui court et se jette sur le bateau et cette phrase court et se jette le passeur est là et il ouvre à elle cette fuite, elle fuit emportant avec elle terre poussières chants gestes anciens du père et de la mère dans le bateau qui fuit fait pour emporter fait pour emporter et accumuler des gains dans ce bateau la fuite, au hasard en pleine nuit ou encore sa réalité dans le jour c'est fini il faut partir cela qui éclate dans la tête le corps c'est fini il faut partir Mohammed parle je l'écoute je n'ai pas d'image je me jette dans sa langue et sa langue ouvre mes yeux qui fabriquent les images involuées.

...le regard se pose sur ces choses parmi les choses ne sont plus les fruits étranges d'hier mais ce que la mer n'a pas gardé de leur passage ce dont il n'y a plus personne à vouloir et à pleurer et à espérer, sans qu'il n'y ait plus personne pour s'étonner que ces figures noires du sud repliées au nord échouent avec le matin sur les côtes et qu'il faut les enlever avec les algues, les bêtes mortes, les déchets et le fuel des bateaux se mêle aux choses et aux plumes des oiseaux décrochant le regard de la roche à la terre encombrée de corps et de ciels trop étroits...

Maison de la Poésie de Nantes :

Direction : Magali Brazil

Administration : Jerome Taudon

Communication : Estelle Gaucher

Médiation bibliothèque : Alice Raimbault

Conception graphique: Arthur Escabasse

2, rue des Carmes / 44000 Nantes / Tél: 02 40 69 22 32

www.midiminuitpoesie.com / www.maisondelapoesie-nantes.com

Parce que la poésie d'aujourd'hui doit s'impliquer dans les questions qui agitent le monde, un espace de parole est proposé aux auteurs pour réagir de façon littéraire et personnelle sur le phénomène des **migrations**.

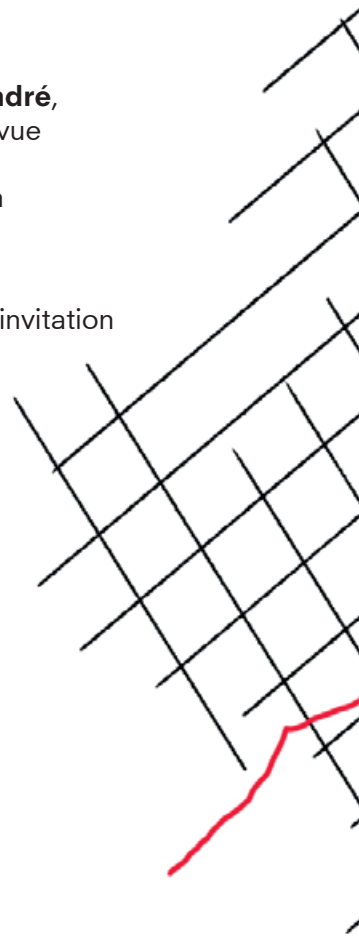
*Le vendredi 9 décembre à 21h
au chateau des Ducs de Bretagne :*

Les auteurs **Thomas Vinau, Amandine André, Frank Smith** et **Mathias Kusnierz** de la revue *Vacarme* interviennent sur ce que peut la création poétique actuelle dans la réflexion sur cette question.

Une rencontre animée par **Alain Nicolas**.

Les textes présentés ici ont été écrits sur l'invitation de la **Maison de la Poésie de Nantes** et sont lus lors de cette soirée.

*Dans le cadre de **MidiMinuitPoésie #16**
festival poésies, musiques, arts visuels
du 7 au 11 décembre 2016 à Nantes.*



MIDIMINUITPOÉSIE #16 est soutenu par la Ville de Nantes, la Région des Pays de la Loire, le Département de Loire-Atlantique, la DRAC des Pays de la Loire, la SOFIA, le Centre national du Livre, la Fondation de Poésie de Chicago et la Fondation SNCF.